

Françoise Moulin

## Vers Ostende

Il faudrait l'écrire maintenant, cette annonce. Sinon, le voyage n'aura jamais lieu. Et ce serait dommage de se priver d'un tel plaisir, qui sera celui des complicités muettes et des désirs tacites. La destination importe peu du moment qu'il y a la mer au bout. Il faut aussi le leitmotiv de la locomotive, le chuintement des roues métalliques sur le ballast, le ballonnement de la tête sur le velours usé, la porte du compartiment qui coulisse. On rencontre toujours quelqu'un dans ces trains de nuit, mais elle ne veut pas de rencontre fortuite, pour une fois. Elle veut que la rencontre se fasse avant, bien avant l'arrivée au bord de la mer.

## VERS OSTENDE

Il faut donc l'écrire vite, cette annonce, pour provoquer la rencontre. Puis prendre le train vers la mer, avec l'inconnu qui deviendra familier lorsque la mer du Nord se devinera à son grand vacarme contre les brise-lames. Les brise-larmes. Le soin fétichiste qu'elle accorde aux préparatifs, en négligeant presque la raison d'être des choses, l'irrite parfois. Elle sait que c'est l'arrivée devant la mer qui compte, alors qu'elle se focalise sur la petite annonce. Elle n'a jamais eu le goût du résultat, moins encore la culture de l'accomplissement. C'est dommage, mais c'est ainsi. Elle perd du temps, n'en gagne jamais. Elle diffère les rencontres, n'en accomplit aucune.

★

*Œ. F. cherche compagnon de voyage. Pourquoi jeune ? Si, si, il faut donner une indication de temps, puisque le lieu sera imprécis. Louise aime la crudité du mot chercher. « Cherche » est bien le bon mot. Louise la fouine, la taupe, qui renifle, furète et trouve. *Compagnon de voyage*. Ce doit être un homme forcément. Un*

## VERS OSTENDE

compagnon de voyage très exactement. Un accompagnateur ? Non. Il devra être au moins aussi volontaire, désireux de ce voyage, même si c'est elle qui passe l'annonce. Et que le voyage en train soit léger, improvisé, imprévisible. L'annonce, retour à l'annonce. La première phrase est trouvée. Il faut maintenant expliquer un peu. Donner envie aussi.

*J.F. cherche compagnon de voyage en train, vers Ostende, environs du 14 juillet, pour parler vie, vins, vertu et égarements. Âge indifférent. Écrire journal réf. CL.210, sans photo.*

★

Trois jours après la publication, les lettres affluent. Louise les compte avec jubilation sans les ouvrir. Il y a de la magie dans ces voyages à portée de plume. Tous ces êtres virtuels, qui ne sont encore qu'un format d'enveloppe, une couleur de papier, une écriture droite, penchée, ferme ou ramassée, le choix d'un timbre parfois. Certains ont écrit leur nom au dos de l'enveloppe, les angoissés de la lettre qui pourrait ne pas arriver, et que l'on

## VERS OSTENDE

ne saurait où retourner. Louise s'en veut de ses statistiques involontaires, de ses interprétations à l'emporte-pièce. Après tout, elle n'a pas passé cette annonce pour faire un sondage sur les socio-types. Mais comment ne pas voir, ici et là, les bribes de tant d'histoires potentielles, dont elle sait pourtant qu'elle ne pourra les vivre toutes, et qu'il faudra choisir, d'après une écriture, un mot ou une simple évocation, celle qui la mènera à Ostende !

Une des enveloppes attire son attention, tout de suite. Elle ne comporte justement que très peu de signes distinctifs : une enveloppe blanche, de format commercial, un timbre standard, pas de nom au verso et une écriture classique. Louise s'était juré d'attendre toutes les lettres avant d'en ouvrir une, mais elle fait une exception pour celle-ci. Elle l'a même humée longuement, espérant y reconnaître une odeur qui l'éclairerait sur sa provenance, et son trouble.

Madame,

Votre annonce me fait franchir un pas dont je ne me serais pas cru capable, mais

## VERS OSTENDE

certains souvenirs sont plus tenaces que la plus paralysante des pudeurs. Vous m'avez inspiré, en quelques lignes, une confusion extrême. Je me croyais hors d'atteinte de ce genre d'émotion, mais je dois bien m'avouer plus qu'ébranlé, cette fois.

J'ai envie de faire ce voyage avec vous, qui que vous soyez. C'est déraisonnable. Et c'est sans doute pour cela que vous accompagner à Ostende, en conversant, me semble une bien belle idée.

Ma vie est sage, trop sage. Je l'ai voulue telle, et je suis fondamentalement heureux de cette sérénité. Je crois en effet aux chemine-ments tranquilles plus qu'aux bouleverse-ments passionnels ou aux attachements convulsifs. Vous penserez sans doute que je ne réponds qu'à un seul critère de votre annonce, celui qui a trait à la vertu, et que cela pourrait être bien ennuyeux pour vous.

Il est vrai que les égarements que vous évoquez ne me sont pas familiers. J'ai néanmoins le souvenir de ce que cela a pu être, même si j'en ai aujourd'hui oublié le parfum. C'est peut-être justement à cause de ce parfum perdu, de cet imaginaire endormi, ou endolori, que l'amorce d'une rencontre de

## VERS OSTENDE

voyage pourrait devenir possible. Prendre le train avec vous signifierait que nous donnerons du temps aux réminiscences les plus douces, ou les plus graves, selon notre humeur.

Je ne sais la raison qui vous pousse à aller vers Ostende, et c'est par ailleurs très bien que vous ne l'ayez pas dit. L'explication aurait nui à l'incitation au départ, et vous n'auriez plus été totalement une inconnue. Votre proposition de voyage serait pour moi, d'une certaine façon, la poursuite d'un voyage que j'ai arrêté trop tôt, il y a longtemps.

Sachez enfin que si je ne suis pas expert en égarements, je suis en revanche très bavard sur la vie – on vit mille vies quand la sienne est toute petite – et franchement intarissable à propos du vin que je consomme avec acharnement depuis des lustres.

J'attends votre message, chère voyageuse des brumes.

★

Le lendemain matin, devant la liasse de lettres, Louise ne veut pas gâcher le plaisir de l'ouverture des autres missives à cause d'une

## VERS OSTENDE

seule, si mystérieuse soit-elle. Elle se dit qu'elle devrait les ouvrir, et déchirer celle-ci. Ou bien la lire au milieu des autres. Comparer, soupeser, imaginer. Laisser de l'espace aux envies de voyage, et ne pas s'étouffer sous la satisfaction d'une seule. Les autres désirs sont peut-être beaux, eux aussi. L'importance des choses vient-elle vraiment de leur rareté ?

Louise compte et recompte les lettres. Trente-deux. Trente-deux pour un seul voyage vers Ostende. Car il n'y en aura qu'un. Elle fait deux piles, pour commencer. Deux piles bien manichéennes, gouvernées par le seul critère j'aime/j'aime pas, sans même avoir ouvert les enveloppes. L'arbitraire de l'écriture aboutit, en quelques minutes, à deux tas presque identiques. Le système est mauvais : il faut d'abord tout lire assez vite, puis seulement après faire deux piles, se dit Louise. Elle reprend donc à zéro en se demandant comment procéder : par ordre ou par hasard, les yeux fermés et la main tâtonnante, comme dans les jeux d'enfant ? Ses jeux d'enfant étaient tristes à mourir, conclut Louise avant

## VERS OSTENDE

d'opter pour l'ordre chronologique – le cachet de La Poste faisant foi.

La première lettre est très brève, et cocasse. C'est un routier, habitué de la route Tours/Ostende, et qui propose généreusement de prendre sa passagère en charge chaque fois qu'elle le souhaite. Il ne demande rien en échange, juste briser la routine des trajets répétitifs.

Les trois lettres suivantes sont plates, suintantes d'ennui. Des types qui s'emmerdent dans la vie et qui voudraient bien que tout le monde patauge à l'unisson de leur morosité. Celle qui vient ensuite est un dessin. Hubert a respecté la consigne de ne pas joindre de photo, mais il a fait son autoportrait à grands coups de fusain. Son visage est émouvant, quoiqu'un peu effrayant. Il a juste signé et laissé son adresse. Louise est partagée entre un attrait pour la simplicité du dévoilement et une sorte de répulsion pour la brutalité de l'offre. Elle contemple longuement les cernes sous les yeux d'Hubert avant de, finalement, poser le dessin sur la pile des « j'aime pas ».



## VERS OSTENDE

Puis, c'est la lettre d'une femme. Plus énigmatique que sa propre annonce, de quoi dérouter Louise qui n'a pas envie de se creuser la tête, son projet de voyage est fluide et elle a besoin qu'il le soit, d'emblée, pour celui ou celle qui l'accompagne. Elle n'a pas envie d'une correspondance compliquée : pile des « j'aime pas ».

La lettre suivante contient un polaroid de bonne qualité, même si la photo est mal cadrée. Le cliché représente un homme nu comme un ver, assis dans une position altière et détachée. Un joli train électrique coloré forme un huit autour de ses chevilles entravées. Un billet, rédigé sur un vélin de grand luxe, précise « pour que le sexe rayonne à un train d'enfer, il faut l'entourer d'un peu d'infériorité ferroviaire ». Poste restante, dans les côtes d'Armor.

Louise pioche une nouvelle fois dans la pile et tombe sur une longue lettre, à l'écriture fine et harmonieuse, avec juste ce qu'il faut de ruptures saccadées en fin de ligne. Louise ne connaît rien à la graphologie, mais elle a un décryptage assez personnel des écritures,

## VERS OSTENDE

fondé sur une certaine conception esthétique de la chose écrite. La *res scripturae*. Autant d'objets du désir d'écriture – les gommes, les encres, les stylos – qui racontent si bien les êtres.

La septième lettre est fort éloignée de ces contingences littéraires ; le vieux monsieur qui l'a écrite possède une écriture étonnamment ferme pour quelqu'un qui va mourir.

★

Il ne lui reste que six lettres à ouvrir. Si aucune ne l'inspire, Louise renoncera à son projet. Elle s'était attendue à plus de banalité. Et à davantage de témérité aussi, sans doute. La rédaction de cette petite annonce avait été insouciance, et les raisons de ce voyage lui échappaient à chaque nouvelle lettre lue. Ce fatras de fantasmes l'apaurait. L'homme menotté au train électrique était finalement plus rassurant que tous les autres. Louise avait souhaité un compagnon de voyage ; pas ce déferlement de désirs languides, féroces ou désabusés.

## VERS OSTENDE

Bonjour

Je ne sais si votre évocation de la mer du Nord est plus engageante que la perspective du voyage en train, ou l'inverse, dans l'inconnu conjugué de la petite annonce et du rendez-vous que j'imagine dans une gare, mais je serais bien votre accompagnateur si toutefois vous en décidiez ainsi. Il serait peut-être plus sage que nous en parlions un peu, sous la forme de votre choix, pour savoir si nos envies de voyage prennent le même chemin. Nous verrons ensuite ce qu'il en est de nous.

La lettre est brève, d'une concision parfaite. Mais elle est signée Antoine Kessel. Et Antoine Kessel est le psychanalyste de Louise.

Louise se sent souverainement calme. Un peu comme lorsqu'on vous annonce une catastrophe. Toutes défenses dehors, par instinct, la voilà prête à lutter sans savoir contre quoi, ni contre qui, comme au début de son analyse, lorsqu'elle triturait son angoisse dans la salle d'attente, sans la moindre envie de guérir de quoi que ce soit, mais néanmoins avide que quelque chose se passe.

## VERS OSTENDE

Tout sonne creux. Que dire à cet homme dont elle ne sait rien et qui, à l'inverse, connaît les détails de sa vie et de son psychisme ? Cette situation ressemble à un pied de nez de la vie : l'homme qu'elle consulte pour se guérir de la mort de son amour est celui qui lui propose de s'en éloigner ; sans le savoir. Le voyage vers Ostende prend des allures d'allégorie. Louise n'est pas certaine d'avoir le cran de franchir cette nouvelle étape de conscience vers l'oubli. Bien sûr, une simple lettre suffirait à faire renoncer le docteur K. à son projet de voyage. Resterait entre eux le poids de ce non-dit à peine évoqué, et l'un ou l'autre serait, tôt ou tard, amené à mettre fin aux séances bihebdomadaires. Un gâchis supplémentaire auquel Louise se refuse. Que faire alors ? Taire son identité et entreprendre le voyage, en courant le risque qu'il prenne ses jambes à son cou dès qu'il l'apercevra à la gare ? Ne rien dire est encore le mieux, conclut Louise. Elle ne lui répond pas et décide de continuer ses séances, l'air de rien.

★

## VERS OSTENDE

Le lendemain, assise dans la salle d'attente de son psychanalyste, Louise guette le moindre bruit insolite qui lui donnerait une excuse pour détalier. La patiente précédente tarde à partir, lambine, sans que Louise puisse entendre ce qu'elle raconte. Au diable les geignards ! Il arrive enfin, s'appuie un instant contre le chambranle, comme s'il allait rester là. Puis il lâche son regard pour la rituelle poignée de main, et tout redevient normal, comme avant la lettre. Elle le suit, trotinant jusqu'au canapé où elle se laisse tomber, sans aucune grâce. Il fronce les sourcils, avant d'allumer paisiblement une cigarette. Le docteur K. allume ses clopes comme on claque une porte au visage de l'autre pour lui signifier qu'on entend bien rester peinard malgré le vacarme. Simplet, il a l'art et la manière du geste, suprême élégance de la distance. À sa place, elle ferait pire. Donc, mots et moteur. Elle mord sur sa chique et se met à parler, prenant soin de ne pas évoquer l'annonce et ses réponses. À la fin de la séance, il lui demande quand elle est revenue de Bretagne. Elle ne se souvient pas lui avoir dit qu'elle partait, et

VERS OSTENDE

s'étonne de cette question si précise. Elle lui ment, évasive, expliquant qu'elle est rentrée en voiture avec des amis.

— S'est-il passé quelque chose de particulier pendant ce voyage ?

— Pourquoi se serait-il passé quoi que ce soit ? lui rétorque-t-elle, sur la défensive

— Parce que vous n'avez rien dit de ce voyage, justement. Et que vous n'avez pas pris le train, exceptionnellement.

Il a sa voix des mauvais jours, sourde, lasse. Au bord de l'irritation, malgré la courtoisie indéfectible. Profil bas ma fille, pas de vagues.

Elle élude :

— Le train ne m'amuse plus ces derniers temps. Trop bruyant.

— Vous pensez à un voyage en particulier, dont vous auriez oublié de me parler ?

— Je pense à moi, c'est tout. À vrai dire, c'est surtout le fait de parler de mes voyages en train qui me gêne. En soi, ce n'est qu'un moyen de locomotion.

Elle se lève à toute vitesse, avant même qu'il ait mis un terme à la séance avec son

## VERS OSTENDE

sésame de fermeture « on va en rester là pour aujourd'hui ». Eh bien aujourd'hui, c'est elle qui en reste là et le plante sur place, sans vergogne. Elle fait toutefois attention de ne pas claquer la porte en sortant.

★

Trois jours plus tard, c'est décidé, elle souhaite amorcer une discussion avec lui, histoire de peser le pour et le contre du silence. Elle se répète, depuis la veille, que ce serait pur enfantillage que de ne rien dire. On ne fait pas impunément des années d'analyse, justifiées sans doute par quelques non-dits, pour accepter sans scrupule de se réinstaller dans ce malentendu pervers des désirs tus et des intentions muselées. Parler sans parler. Il faudrait l'amener, lui, à exprimer son envie de voyage avant qu'elle ne lui avoue, en retour, être l'auteur de la petite annonce. La tâche s'annonce particulièrement périlleuse tant leur périmètre de parole commune est aléatoire. Certaines semaines, il ne profère pas une parole, et d'autres, étonnamment prolix,

## VERS OSTENDE

il parle de la mort, de l'amour, de la fuite ou de l'enfance avec des mots qui dépassent largement le cadre de son histoire à elle, comme si elle lui servait soudainement de prétexte à composition. Elle aime l'entendre faire surgir ces associations de termes, d'idées et peut-être de souvenirs. Il commence toujours à parler très tranquillement, avec une retenue intellectuelle perceptible puis, au hasard d'un mot, il abandonne sa réserve et s'embarque dans des commentaires passionnés, passionnants. Son intelligence est lumineuse, son langage choisi. Antoine Kessel est un homme de talent. Ce qui n'est pas forcément une qualité dans une analyse où on doit se mesurer, en plus, à une nouvelle intelligence, un repère barrage dont on se passerait volontiers, tant sont épuisantes les limites en deçà desquelles se tapit la crainte de ne pas être à la hauteur. Pour l'heure, Louise ment à Antoine K. et Antoine K. ment à Louise en faisant mine d'entendre sa version des faits. Elle triche, il interprète, zéro partout. Seule compte la musique des mots qu'ils échangent et, justement, leurs voix se comprennent à demi-mot, à demi-silence.



VERS OSTENDE

— Connaissez-vous Ostende ?

Elle a osé. Le silence qui suit sa question semble de plomb. Louise est faussement calme, la respiration coupée, en apnée.

— Je n'y suis jamais allé. Mais je crois que j'aimerais assez les brumes du Nord. Et vous ?

— Est-ce que j'aimerais les brumes ?

— Non. Si vous y êtes allée ?

— Oui, je connais bien Ostende. Surtout la mer, et la digue. Le port aussi. Mais pas vraiment la ville.

— Y avez-vous beaucoup de souvenirs ? Y alliez-vous enfant ?

— Ostende est plus une rêverie d'adulte à partir de bribes d'une enfance reconstituée, un mythe de sable foireux.

La compassion d'Antoine K. est un cadeau vivant à toutes les douleurs passées, enfouies et à venir.

— Pourquoi voulez-vous retourner à Ostende, maintenant ?

Louise se glace. Il sait. Il parle de retourner à Ostende alors qu'elle n'en a rien dit. Et ce n'est pas de l'interprétation, ni même de l'intuition.

VERS OSTENDE

— Je n'irai que si le voyage en vaut la peine.

— La peine ?

— C'est le voyage qui compte, la destination est insignifiante, murmure Louise.

Le docteur K. se lève, contourne le divan et vient s'installer derrière son bureau. Elle est toujours couchée, et ils se tiennent maintenant face à face. La situation est intenable, disproportionnée. Elle se redresse et s'assied. S'appuie le dos au mur et affronte son regard, un peu en biais cependant. Il a de drôles de lunettes de vue, à grosses montures, dont les verres foncent en fonction de la lumière. Malgré la pénombre du cabinet, ses verres sont fumés, presque opaques et elle distingue mal ses yeux.

— Je vous ai écrit. C'est vous, n'est-ce pas, qui avez passé l'annonce dans *Libération* ?

— Nous partons le 14 juillet, d'accord ?

Il lâche son regard, et range ses stylos.

Il ne lui a pas donné de feuille de Sécurité sociale.